

La part du feu

Par Badr'eddine Mili

Si Abdelmalek, c'était son prénom ; il aurait pu être, aussi, son nom de guerre. Il lui aurait allé comme un gant.

On s'était rencontrés à la fin des années 1960 sur les champs de bataille de l'édification de l'Etat national.

Lui, officier chargé de la sécurité du Président, moi, jeune journaliste fraîchement promu de la première promotion de l'Université de l'Algérie indépendante et ancien cadre de l'UNEA historique, nous appartenions à deux sensibilités différentes qui divergeaient sur de nombreuses questions de fond et de méthodes de gouvernement mais qui avaient scellé une alliance fondée sur l'adhésion à un puissant dénominateur commun : œuvrer à la construction d'une société de progrès, de savoir et de justice dans le prolongement des valeurs portées par l'embryon d'Etat révolutionnaire né dans le feu de la guerre de Libération nationale.

Nous nous retrouvions, par la force de cette entente sur l'essentiel, engagés et activement présents sur un front démultiplié qui avait pour noms Abadla, Djorf-Ettourba, El-Kennar, Belghimouze, Tessala-El-Merdja, El-Hadjar, Arzew, Hassi-Messaoud, Aïn-Oussera, Messaâd, Chemora, Tamalous et j'en passe, qui représentaient les fers de lance du processus de développement tous azimuts dirigé, d'une main de fer, par le Président Houari Boumediène.

Comme si cela datait d'hier, je vois d'ici Si Abdelmalek veiller à tous les détails des déplacements du chef de l'Etat, discret mais l'œil aux aguets, guidé par un sixième sens qui le faisait agir au quart de tour, prévenant et contenant toutes les situations censées être les plus imprévisibles, contrôlant les mouvements de foule avec une remarquable maîtrise de la psychologie collective. Il allait jusqu'à payer physiquement de sa personne, en compagnie de ses hommes, sans que cela soit perçu comme étant du zèle, simplement parce qu'il était un perfectionniste. Il virevoltait sur les pistes poudreuses des villages perdus dans les agglomérations les plus improbables du pays, passant d'une station à une autre, d'un marchepied de voiture à l'autre, et resté, au terme du voyage, frais comme un gardon, dans la même dis-



Abdelmalek Kerkeb.

position qu'un Abdelmadjid Allahoum avec lequel il formait un binôme indissociable qu'on retrouvait dans toutes les compositions de délégations officielles ici ou à l'étranger, affichées à la une d'*El-Moudjahid* et d'*Ech-Chaâb*, les journaux uniques de l'époque.

Infatigable. Il était infatigable. Pour lui, une mission n'était jamais terminée. Elle s'emboîtait, instantanément, dans la suivante.

Un jour qu'on se parlait au téléphone, à la fin du premier séjour, post-indépendance, de François Mitterrand, à Alger, en sa qualité de premier secrétaire du Parti socialiste, je lui recommandais d'aller se reposer après l'accomplissement d'une tâche aussi délicate qu'harassante. Il me répondit, avec le rire de bon vivant qu'on lui connaissait, qu'il ne se sentirait délié de toute responsabilité quant à ce voyage que lorsqu'il se serait assuré que l'avion du dirigeant français s'était posé sur le tarmac du Bourget.

Il participait de l'ingénierie fabriquée, ex nihilo, par cette génération d'hommes qui ne reculaient devant rien pour mettre en avant l'Algérie et uniquement l'Algérie.

Lui, Allahoum, les diplomates chevronnés comme Aït-Chaâlal, Benyahia, Rédha Malek, Ahmed Taleb El-Ibrahimi auxquels on devrait adjoindre les grandes signa-

tures de la presse nationale d'alors, avaient réussi, avec éclat, le pari de faire tenir par l'Algérie en 1973 les 4^{es} assises du mouvement des pays non-alignés et d'imposer aux tribunes des grands forums onusiens et autres le débat mondial sur ses résolutions et sa vision des relations internationales. A telle enseigne que le Sri Lanka, hôte du sommet suivant, demanda à bénéficier du savoir-faire et du label algériens en matière d'organisation, de sécurité, de protocole, de communication et de télécommunications.

C'était l'âge d'or de l'Etat national de la République algérienne démocratique et populaire.

Ceci dit, Si Abdelmalek n'avait rien du Big Brother, suffisant, omniscient, le profil très répandu dans certains services de l'Etat. Son ouverture d'esprit était proverbiale. Elle se mesurait autant à l'aune de ses lectures politiques et littéraires très diverses et très actualisées qu'à sa tolérance vis-à-vis des idées différentes des siennes.

Plus qu'un militaire à l'esprit carré, c'était un militant intellectuel en uniforme, ce en quoi il différait par rapport à son environnement.

Bien sûr qu'il était discipliné et il soumettait ses hommes au même régime draconien. Mais une fois dédouané de ses charges, il se montrait sous son meilleur rapport, amateur de grande musique et d'immersion dans le terroir des Hauts-Plateaux de l'Ouest de ses racines, avec, exactement, les mêmes épanchements que ses deux frères aînés, eux aussi officiers, le premier El-Hadj démobilisé de l'ALN chargé de la direction de la Sonatmag, décédé il y a quelques années, le second, colonel directeur de la logistique au ministère de la Défense nationale, parti en retraite à la fin des années 1990.

J'ai eu à apprécier ce trait de caractère foncièrement spécifique, souligné par son sempiternel sourire, à l'occasion de son mariage, célébré sous une tente plantée, à l'air libre, entre Sougueur et Tiaret et où ne furent conviés que ses amis proches, à l'exclusion de toute figure connue de la nomenklatura de l'époque.

J'en fus. Et j'ai confirmé, encore une fois, à ce moment-là, combien il était en phase avec le peuple et son patrimoine illustré par cette «fasha» portant gandoura et turban jaune, dansant le «alaoui» à travers laquelle, il m'avait semblé qu'il revisitait avec une grande nostalgie sa prime enfance. Lorsqu'il nous arrivait de nous rencontrer, au titre de l'amitié et de la proximité des idées qui nous rapprochaient, il m'interpellait souvent en m'appelant «ya lamaâlem».

Je lui avais fait remarquer que cette formule charriait une connotation renvoyant au capitalisme colonial et qu'elle était, par ce côté, quelque peu péjorative.

Il me rétorquait qu'il était loin de l'utiliser dans ce sens. Dans son esprit, elle exprimait le fait que le pays avait besoin d'hommes de métier et non «d'ânes bâtés bourrés d'argent qui nourrissaient la prétention de gouverner le pays».

Après la part du feu, vint le tour du pain noir. Ce furent, de toute évidence, «ces ânes bâtés» qui l'éloignèrent de ce qu'il savait le mieux faire, le métier de la sécurité. Après cette déconvenue, il réapparut rarement. Et l'une des dernières fois où j'eus le plaisir de le revoir, il était accompagné, sur le parvis de la Wilaya d'Alger, d'un autre ami, un de mes anciens condisciples du lycée d'Aumale, Abdeslam Benslimane, ancien wali de Skikda, lui aussi forcé à la retraite avant terme, certainement à cause de la conspiration des mêmes «ânes bâtés».

J'appris par la suite qu'il avait été «récupéré» par la présidence. Je ne sais pas s'il s'y était fait ou pas. Ce qui est sûr, c'est que le cœur n'y était plus : lorsqu'on est blessé, après avoir tout donné, on le reste à vie.

Quoi qu'il en soit, je garderai de lui le souvenir d'un homme de grande conscience qui a fait partie de l'avant-garde d'un pays ambitieux et souverain, soucieux de la prospérité de la Nation.

J'ai de la peine à lui dire adieu. Tout juste si je lui adresse un fraternel au revoir parce que – qui sait ? – il est possible que je le rencontrerai quelque part, dans un anonymat qu'il n'a jamais voulu quitter, en train de travailler à recadrer notre pauvre Etat squatté par les entristes qui en ont dévoyé les missions et les objectifs.

J'en profite pour présenter mes condoléances les plus attristées à Malika, son honorable épouse, pour laquelle sa disparition équivaut à un véritable naufrage, tant elle lui vouait amour, respect et considération.

«A Dieu nous appartenons, à Dieu nous retournons.»

B. E-M.

À NOS LECTEURS

Notre collègue Maâmar Farah, qui vadrouille actuellement sur la côte pour les besoins de ses chroniques estivales, n'a pu envoyer son billet quotidien et sa chronique hebdomadaire.

Il s'en excuse auprès de ses lecteurs et leur donne rendez-vous pour samedi.

REJOIGNEZ L'ÉQUIPE DU SOIR D'ALGÉRIE
VOUS ÊTES JOURNALISTE CONFIRMÉ(E) ?
VOUS SOUHAITEZ DÉBUTER
DANS CETTE MAGNIFIQUE PROFESSION ?

Envoyez votre CV à : lesoiralgerie@yahoo.fr

Il sera exigé une maîtrise parfaite de la langue française,
le sens de l'initiative et une disponibilité totale.

POUSSE AVEC EUX !

Par **Hakim Laâlam**

hlaalam@gmail.com

@hakimlaalam



Bon pour le service !

Khalifa. Un procès cousu de fil blanc. Et au final, on ne saura jamais qui a importé le...

... Fil blanc !

Fabius a salué «la profondeur d'analyse du Président Bouteflika». J'ai l'impression fort désagréable qu'ils viennent en Algérie munis d'instruments de mesure, et qu'ils sondent la profondeur de notre Raïs chéri. Ça en devient presque indécent ! Une sorte de défilé d'examineurs outillés comme des Monsieur Bricorama qui sondent, mesurent, testent et délivrent ensuite leur verdict : bon pour le service ! Le genre d'examens et de consultations qui peut aller loin, très loin si l'on n'y prend pas garde. Bientôt, ils vont lui tirer sur la peau du bras pour jauger de son élasticité, de son hydratation, lui soulever les paupières pour évaluer ses humeurs et s'il n'est pas anémique. Ensuite, ils se laveront les mains dans un box spécialement aménagé pour cet usage, et enfin sortiront sur le perron, grand et large sourire sur leuratcha pour nous rassurer, parce qu'il paraît que nous sommes mortellement inquiets : purée de profondeur que celle de votre Président ! Ça doit être ça, le service après-vente. Ils l'ont soigné là-bas et, périodiquement, au moment de faire leur marché, de procéder à leurs emplettes, ils

viennent vérifier que tout fonctionne, que l'ensemble émet encore des bips et peut répondre, même faiblement, à des stimuli sonnants et trébuchants. Sinon quoi ? Quand tu dis ça de quelqu'un : «Bah ! Bah ! Bah ! Incroyable cette profondeur d'analyse détectée chez lui», ça implique une suite non dite à haute voix, non assumée dans le mégaphone, mais bien présente dans l'esprit de tout le monde, «titillante» : Fafa valide les normes NF sur le produit. Il est encore fonctionnel. J'en entendrai presque le bruit du cachet, du tampon qui s'abat sur le fauteuil roulant et sur son occupant. Partout dans le monde, les ministres et présidents se rendent visite, se rencontrent, discutent, négocient et signent. Ils n'ont pas besoin de jauger leurs états de santé respectifs, et encore moins de délivrer des certificats de profondeur d'analyse et de santé mentale ! Sauf chez nous. Des avions se posent sur notre tarmac national. Des inspecteurs sanitaires munis de petites valises de premiers soins en descendent, se dirigent vers le Palais, examinent le patient sous nos yeux ahuris, concluent à la bonne profondeur, celle qui répond aux normes, et puis repartent chez eux. Avec de plus grosses valises, bien sûr. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.